
Conflit et intégration dans *Le Sourire de Brahim* de Nacer Kettane et *Kiffe Kiffe demain* de Faïza Guène

Maria Petrescu
University of Waterloo

INTRODUCTION

S’inspirant des théories d’Azouz Begag portant sur l’intégration des jeunes issus de l’immigration nord-africaine en France, cet article analyse les conflits qui marquent l’assimilation de cette population et l’hybridité culturelle et historique au niveau de deux romans : *Le Sourire de Brahim* de Nacer Kettane et *Kiffe kiffe demain* de Faïza Guène. Nous commencerons par une courte présentation du rapport entre les deux romans et de la littérature « beur ». Ensuite, nous analyserons le caractère systématique des oppositions entre le centre et la marge dans *Le Sourire de Brahim*, en révélant l’hostilité des appareils d’État répressifs et idéologiques contre les jeunes immigrés. Finalement, nous montrerons que chez Faïza Guène, la relation France – Maghreb est réglée uniquement par l’intermédiaire du personnage absent du père. Nous constaterons que chez cette auteure les oppositions ne s’articulent pas dans le contexte de l’immigration, car le conflit est remplacé par une mixité culturelle harmonieuse.

Une remarque s’impose dès le début : les deux romans seront analysés à la lumière des études culturelles qui « ont pour problématique d’étudier toute forme de production culturelle dans ses rapports aux pratiques qui déterminent le “quotidien”²⁸ » (*Dictionnaire du littéraire* 210). Nous adoptons ce point de vue qui rejette les « analyses de

²⁸ Nous soulignons.

manifestations culturelles qui ne prendraient pas en compte la société dont elles sont issues » (*Ibid.*, 211) et la hiérarchie entre la culture populaire et la culture savante.

Une précision terminologique est aussi nécessaire avant de commencer cette analyse. Il est tout à fait évident que les romans étudiés présentent deux catégories de personnages bien délimitées et ayant des rôles précis : les protagonistes et leurs parents. Azouz Begag rédige une liste des expressions les plus utilisées pour désigner les enfants des immigrés nord-africains en France : la deuxième génération, jeunes d'origine étrangère ou jeunes immigrés, jeunes provenant de l'immigration Nord-Africaine, Franco-Algériens, Franco-Arabs, beurs (1990a : 82). Nous préférons utiliser pour la génération des protagonistes l'expression « enfants d'immigrés (maghrébins) » proposée par Soraya Nini (« L'entre-deux ») car, à son avis, « le terme "beur"²⁹ ne correspond plus à une réalité. Cependant, vu le contexte d'oppositions entre les Français et les enfants d'immigrés révélé ou suggéré dans les textes analysés, nous utilisons parfois aussi l'expression « jeunes immigrés. »

1. ROMAN « BEUR », PRÉDÉCESSEURS ET SUCCESSEURS

Afin de placer les deux romans qui nous intéressent au cadre du panorama du roman « beur », rappelons les trois groupes représentatifs d'auteurs maghrébins d'expression française : (1) Kateb Yacine, Tahar Ben Jelloun et Assia Djebar, écrivains dont la renommée n'est plus à établir ; (2) les écrivains « beurs » des années 80, comme Nacer Kettane ; (3) les écrivains « beurs » des années 90 et 2000, comme Soraya Nini et Faiza Guène.

Tahar Djaout et Fatou Mbaye font la distinction entre les écrivains comme Kateb Yacine, Tahar Ben Jelloun et Assia Djebar et les écrivains « beurs » (1992 : 218). Ils postulent clairement que les deux groupes représentent des générations différentes. Les écrivains « beurs » sont

²⁹ Pour la génération de Kettane, le terme « beur » était utilisé en réaction face à l'étiquette « immigrés » au nom de laquelle les Français violaient leurs droits. Begag (1990a : 86) explique que le mot « beur » venait aussi en opposition avec le mot « arabe », qui avait une connotation négative en France. Dans ce contexte, il considère qu'en 1990 le mot « beur » est devenu le plus approprié pour désigner, dans le langage populaire, les enfants des immigrés nord-africains en France, mais que ce n'était toujours pas un terme qui définissait cette population de manière convenable. (1990b : 4)

plus jeunes que les auteurs du premier groupe, ils sont en majorité nés en France et leur écriture a été lancée sous cette étiquette dans les années 80. On constate aussi des orientations géographiques et culturelles différentes chez les deux groupes : les premiers, éduqués en Algérie, pays qu'ils quittent seulement à la fin de l'adolescence, sont orientés vers le Maghreb, tandis que les écrivains « beurs » s'intéressent plutôt à la France. La préoccupation majeure de ces derniers est l'intégration dans la culture et la société française, sans toutefois renoncer en totalité à leurs racines culturelles arabo-berbères. Pour eux, l'Algérie n'est que le pays d'une génération antérieure, celle de leurs parents.

À part ces deux groupes, une dizaine d'années après l'article de Djaout et Mbaye, Mustafa Harzoune (2003) en identifie un troisième : les écrivains « beur » des années 90. Il fait la distinction entre les romans dits « beur » des années 80 et ceux qui ont été écrits une dizaine d'années plus tard. Il estime que :

Les années quatre-vingt marquent l'irruption de la littérature « beur ». Encensés moins pour leurs mérites que par condescendance et paternalisme, les écrivains pionniers **sont piégés** par le double jeu du discours sur l'intégration : ils sont d'autant plus flattés qu'ils acceptent d'être clairement **désignés**, puis enfermés dans des catégories convenues. (¶1).

Djaout et Mbaye considèrent que la seule qualité de ces ouvrages (si on peut la considérer une qualité) réside dans leur double référence géographique et culturelle : la France et l'Algérie. « Yet, as a well-known novelist once said, anyone can write a book about his or her own life; the genuine writer is the one who goes beyond this point. Before we can speak about a true « Beur » literature then, we must await the second and third books by these young writers » (1992 : 219).

En 1990, Azouz Begag affirme : « passée la mode Beur » (15). Plus tard, il pose un regard sociologique et politique sur le rôle positif de la littérature « beur » (1999). Selon lui, réussir comme écrivain provenant de l'immigration maghrébine en France signifie un pas important dans l'intégration et dans « la promotion à l'interne » : « Ce que je dis aux jeunes des quartiers que je rencontre dans mes tournées littéraires, c'est que la meilleure façon de se défendre dans une société où l'on n'a pas trouvé sa place consiste à acquérir les règles du jeu social et à les utiliser pour une « promotion à l'interne ». (1999 : 70). Il analyse les difficultés de la production littéraire chez les enfants des immigrés nord-africains en France, insistant sur les obstacles sociaux et culturels que

ceux-ci y rencontrent. Dans ce contexte, l'effet social qu'un écrivain « beur » peut avoir parmi les siens se manifeste sous deux aspects chez les élèves. D'un côté, par l'exemple personnel il peut stimuler leur succès scolaire et leur intégration sociale : « Sa venue en classe est une apparition, une faille dans les certitudes, dans le syndrome de l'échec scolaire qui touche beaucoup de jeunes. » (*Ibid.*, 74). D'un autre côté, le roman « beur » peut devenir un outil pédagogique : « L'introduction en classe d'un tel outil d'échange permet de réinstaurer une confiance du jeune en ses propres capacités de lecteur, de restaurer une fierté qu'il avait perdue. » (*Ibid.*, 75). Aussi Begag déplore-t-il le fait que « la littérature "beur" n'est plus à la mode en France » (*Ibid.*, 76).

Pour ce qui est des auteurs des années 90, Harzoune trouve qu'ils n'acceptent plus d'être catalogués comme écrivains « beurs », ni de suivre un canon correspondant à cette catégorie : « La décennie suivante verra de nouveaux auteurs émerger, qui refuseront de jouer le jeu. En se réappropriant leur histoire, en multipliant les genres et les formes stylistiques, ils entendront bien être reconnus pour ce qu'ils font et non plus pour ce qu'ils sont. » (2003 : ¶1).

La revue *L'Afrique en littérature* (s. a. : ¶11) inclut Faïza Guène dans la littérature « beur » comme « la dernière née de cette lignée ». Cependant, la volonté de l'auteure exprimée dans les entretiens, ainsi que le contenu de son roman, *Kiffé kiffé demain*, l'imposent comme une écrivaine française, non pas « beur ». Nous estimons quand même que Guène a profité de l'activité des auteurs dits « beurs » qui la précèdent.

2. LE SOURIRE DE BRAHIM DE NACER KETTANE

Dans ce qui suit, nous allons montrer comment est représenté le conflit entre les jeunes issus de l'immigration maghrébine et la société d'accueil dans *Le Sourire de Brahim*. Il est important de noter que les événements mentionnés dans ce roman datent des années 60 – 80, une période où l'immigration nord-africaine est marquée par de multiples événements, culminant en 1983, 1984 et 1985 par trois manifestations contre le racisme. Begag atteste qu'en 1986, un enfant d'origine algérienne est tué par un policier pendant les démonstrations des étudiants à Paris, et qu'en 1989, Ali Rafa, un jeune né en France, est tué à Reims par un boulanger pour avoir volé des croissants (1990a : 81-83).

Selon Begag, ces jeunes représentent une menace pour l'identité

et pour la nation françaises et ils sont identifiés comme un mouvement collectif, organisé et dangereux. Il estime que ces sentiments envers les « Musulmans Français-Arabs » étaient communs dans les années 80 chez les Français. Cette attitude se trouvait à l'origine de presque deux cent assassinats dus aux attaques racistes contre des personnes provenant de l'Afrique du Nord. En même temps, les jeunes dits « beurs » se trouvaient en masse dans des situations de marginalisation, ce qui entravait le processus de leur intégration dans la société française. Begag estime que la littérature « beur » a essentiellement la fonction de témoignage et que le conflit entre les jeunes d'origine maghrébine et la société française est souvent inscrit dans le destin de ses héros (1999 : 72-73).

Le conflit occupe une place spéciale dans la thèse de Begag sur l'intégration. Il estime que la présence du conflit ne justifie pas les théories politiques sur l'impossible assimilation des immigrés et que, au contraire, le conflit est inhérent au processus de l'intégration : « Aussi conviendra-t-on que ce processus ne peut se dérouler sans frottement, sans échauffement, sans conflit, car pour s'intégrer il faut être deux, s'accepter mutuellement, s'accorder de la considération, admettre la nécessité des compromis. » (Begag 2003 : 11). Deux exemples majeurs soutiennent cette thèse : celui des immigrés italiens, victimes de la xénophobie dans plusieurs villes françaises, en dépit de leur bonne intégration dans la première partie du XX^e siècle, et celui des Juifs aux États-Unis. Le conflit est immanent aussi à la construction des identités (*Ibid.*, 37), ce qui corrobore l'idée que les difficultés de l'intégration passent par le conflit.

2.1. LE CARACTÈRE SYSTÉMATIQUE DES OPPOSITIONS ENTRE LE CENTRE ET LA MARGE

Les oppositions culturelles et sociales entre les familles des immigrés maghrébins en France et la société d'accueil apparaissent dans *Le Sourire de Ibrahim* de manière systémique. L'hostilité des Français par rapport aux Arabes est prédominante dans le texte et témoigne d'une réalité sociale violente des années 60 – 80. Comme les immigrés sont placés dans la banlieue, l'opposition entre la cité et le centre de la ville est bien représentée. C'est ainsi que dans le conflit Arabes – Français, au premier groupe s'ajoutent plusieurs ethnies, y compris les pieds-noirs. Le texte est riche en descriptions de l'espace de la cité. Il faut cependant

remarquer que chez Kettane l'opposition cité – centre se place toujours dans le contexte de l'immigration. Même si l'antagonisme cité – centre est bien représenté chez Kettane aussi bien que chez Guène, je limite mon analyse aux conflits entre les enfants des immigrés maghrébins et la société française.

Fondateur et directeur de la Radio beur FM, Nacer Kettane a participé aux élections municipales de Paris en 2008 comme un « candidat de la diversité » (Kettane 2008). Cependant, il comprend que la diversité ne peut pas être acceptée comme richesse si on dissimule les oppositions. Le discours foucauldien du pouvoir et celui de Begag (2003) sur les oppositions entre le dominé et le dominateur représentent la base de la pensée de Kettane, et ils sont reconnaissables dans le texte suivant, qui date de la même année que le roman *Le Sourire de Brahim* :

Alors qu'aujourd'hui les sociologues et les théoriciens du racisme s'en donnent à cœur joie, il est clair que **le problème éternel est celui du dominé face au dominant**. L'intégration des **structures de pouvoir**³⁰ dans cette société est l'un des moyens les plus efficaces pour combattre cette situation. Prendre le pouvoir politique, économique, médiatique est l'une des clés pour sortir la communauté maghrébine du marasme dans lequel elle se trouve. (1985 : ¶13)

D'ailleurs, Begag estime qu'en France, l'imaginaire collectif est marqué par ces oppositions entre le dominé et le dominant et que la figure de l'immigré s'y projette de manière incontournable :

En France, en effet, le rapport à l'étranger fonctionne toujours sur le mode de la domination : pauvre, besogneux, l'immigré incarne le sous-prolétaire soumis économiquement et culturellement, pas par hasard puisque cette image a été produite par le couple dominant-dominé, Nord-Sud, hérité de la « mission civilisatrice de la France » de l'époque coloniale³¹. (2003 : 22)

À la lumière de ces observations générales, notons que plusieurs oppositions marquent le roman de Kettane : entre les Français et les immigrés maghrébins, entre les Français et un groupe plus élargi formé de beurs, des fils de harkis, d'Antillais et de pieds-noirs, entre les

³⁰ Nous soulignons.

³¹ Edward Saïd considère que l'approche des relations entre les cultures sous forme d'oppositions est une réalité spécifique au XX^e siècle : « [...] une très puissante série de réalités politiques et, en fin de compte, idéologiques inspirent la science d'aujourd'hui. Nul ne peut échapper à la division Est / Ouest, ou alors à la division Nord / Sud, riches / pauvres, impérialistes / anti-impérialistes, Blancs / homme de couleur. » (1997 : 352)

Algériens restés en Afrique et les beurs, catalogués comme immigrés, entre les beurs et les fils de harkis, entre le nouveau pouvoir en Algérie et les citoyens de la jeune république. Les deux premiers conflits opposent l'ancien pouvoir colonial français à ses sujets. Dans son roman, Kettane révèle le fait que le colonialisme ne finit pas avec l'indépendance de l'Algérie en 1961. Il décrit une France qui ne renonce pas facilement à son autorité sur le Maghreb.

La mentalité coloniale défavorise les immigrés en France par l'intermédiaire de plusieurs éléments de la superstructure sociale. À ce sujet, Louis Althusser (1976) estime que le pouvoir exerce son autorité par le truchement des appareils d'État répressifs en utilisant la violence : la Police, le Tribunal, la Prison et l'Armée. Cependant le pouvoir peut être exercé sans violence, par l'intermédiaire des appareils d'État idéologiques (religieux, scolaires, publicitaires, etc.).

2.1.1. L'HOSTILITÉ DES APPAREILS D'ÉTAT OPPRESSIFS FACE AUX IMMIGRÉS ARABES

Rappelons les observations de Frantz Fanon au sujet de la scission de l'espace colonial régi par les appareils oppressifs de l'État colonisateur :

Le monde colonisé est un monde coupé en deux. La ligne de partage, la frontière en est indiquée par les casernes et les postes de police. Aux colonies, l'interlocuteur valable et institutionnel du colonisé, le porte-parole du colon et du régime d'oppression est le gendarme ou le soldat. [...] Dans les régions coloniales [...], le gendarme et le soldat, par leur présence immédiate, leurs interventions directes et fréquentes, maintiennent le contact avec le colonisé et lui conseillent, à coups de crosse ou de napalm, de ne pas bouger. On le voit, l'intermédiaire du pouvoir utilise un langage de pur violence. L'intermédiaire n'allège pas l'oppression, ne voile pas la domination. Il les expose, les manifeste avec la bonne conscience des forces de l'ordre. L'intermédiaire porte la violence dans les maisons et dans les cerveaux du colonisé. (1987 : 27)

Il est intéressant d'observer que cette compartimentation défendue par l'intermédiaire des policiers et des militaires semble être transférée dans le pays de l'ancien colonisateur, où les immigrés provenant du pays colonisé sont rassemblés dans les cités. Dans la banlieue française, on impose à l'immigré de faire ce que son peuple a appris pendant la colonisation, dans le pays d'origine : « La première chose que l'indigène

apprend, c'est à rester à sa place, à ne pas dépasser les limites. » (Fanon 1987 : 36).

Même si officiellement la France a accordé à l'Algérie la liberté et l'autonomie, ses appareils d'État oppressifs n'arrêtent pas d'exercer leur pouvoir sur les Algériens immigrés³². Dans le roman *Sourire*³³, les bandes racistes qui attaquent le lycée de Brahim et mutilent sa copine Sophie sont en étroite liaison avec certains membres de la police. Il y a donc une complicité entre les institutions de l'État et ces bandes. Les policiers eux-mêmes tuent les immigrés, les emprisonnent ou les expulsent à la moindre raison, comme, par exemple, à cause d'un permis de séjour qui n'est pas renouvelé à temps ou d'un vol quelconque. Par contre, les criminels racistes sont laissés en liberté. En 1985, Kettane présente les actions des groupes d'extrême droite en France comme une réalité sociale sérieuse et menaçante pour les immigrés arabes :

Les crimes racistes continuent, l'insécurité de la communauté maghrébine grandit de jour en jour au fur et à mesure que le fascisme prend du poil de la bête. [...] il faut toutefois souligner [...] l'oubli des principales revendications de toute une communauté pour qui racisme signifie danger de mort. Car aujourd'hui être arabe c'est militer tous les jours et porter un badge vingt-quatre heures sur vingt-quatre sur son visage. (§12)

Le tribunal participe à ces abus, car les magistrats trouvent les moyens pour disculper les policiers criminels : « Alors qu'un jeune ayant dérobé un sac ou cassé une voiture se retrouvait en prison durant des années, le meurtrier raciste le plus souvent écopait d'un sursis avec, au bout, un recyclage 'honorable' » (*Sourire* 133). L'armée est impliquée dans la répression violente des manifestations pacifiques en 1961, et souvent les meurtriers des immigrés en pleine rue sont des anciens militaires (*Sourire* 131).

2.1.2. L'HOSTILITÉ DES APPAREILS D'ÉTAT IDÉOLOGIQUES CONTRE LES IMMIGRÉS ARABES

³² Dès 1959 Charles de Gaulle se prononce sur une politique d'autodétermination de l'Algérie. Le désaccord des Français avec cette décision est visiblement exprimé par l'activité de l'POAS (Organisation Armée Secrète) qui, à partir de 1961, lutte clandestinement contre l'indépendance de l'Algérie, même lorsque de Gaulle ordonne le retrait de l'armée de ce pays.

³³ Toutes les références à cet ouvrage seront désormais indiquées entre parenthèses par le titre abrégé *Sourire*, suivi du numéro de page.

Il faut aussi souligner le rôle des médias, de l'idéologie politique et de l'école dans la domination des immigrés et des habitants de la banlieue. Les appareils d'État idéologiques sont aussi tributaires de la mentalité coloniale. Il y a une certaine idéologie politique (*Sourire* 159) qui influence les bandes racistes à des actions violentes et constantes. La conscience collective formée par cette idéologie politique persuade les citoyens français que la France a tous les droits d'un pouvoir colonial, que le Maghreb se trouve dans un rapport d'éternelle soumission à la France et que le Français est supérieur à l'Arabe. À titre d'exemple, la mère de Brahim qui constate que « certains ont encore le sentiment que l'Algérie leur appartient et qu'ils peuvent jouer avec la vie des émigrés comme bon leur semble » (*Sourire* 75). Ainsi, les personnages arabes de Kettane se font-ils souvent traiter de menteurs, de malhonnêtes et d'incapables du point de vue intellectuel : « Car qui peut croire un Arabe ? Ils sont si menteurs, si fourbes » (*Sourire* 163).

L'idéologie scolaire aussi interpelle les Arabes par l'enseignement de « nos ancêtres les Gaulois ». Les médias sont « des propagateurs des thèses racistes » (*Sourire* 134) et « les sujets traitant de l'immigration ou des cités côtoyaient la plupart du temps ceux qui concernaient la délinquance, la casse, les vols, la misère » (*Sourire* 134). Begag remarque, en outre, « l'absence de présentateurs de couleurs à la télévision » (2003 : 18).

Nous ne voulons pas suggérer que les violences subies par les immigrés dans les années 60 – 80 font partie d'un projet d'État. Cependant Kettane affirme nettement que les abus ne sont pas des cas isolés, mais des actions dirigées contre eux de manière très consciente : « Brahim savait que tous ces amalgames étaient délibérés et cultivés par certains partis politiques et une certaine presse qui justifiaient ainsi les pratiques racistes et ségrégationnistes » (*Sourire* 159).

2.2. LA SOLUTION DE KETTANE FACE À L'HOSTILITÉ RACISTE

Puisque l'hostilité contre l'immigré arabe se manifeste de manière systématique, la communauté maghrébine française doit trouver une solution qui lui assure la survivance. Quoique renvoyée par les autorités en marge de la société, cette communauté était importante et elle a continué de grandir dans les années 80. C'est ainsi que la solution de Kettane est de s'emparer du pouvoir. Cependant, il n'accepte pas

d'utiliser les moyens violents des oppresseurs. Brahim n'approuve pas les projets des jeunes immigrés révoltés qui, sous l'influence de Nora, préparaient leurs canifs : « Il avait compris que la violence n'était pas la panacée pour changer les rapports entre les gens » (*Sourire* 142).

La solution envisagée par Kettane face à l'hostilité raciste passe par le pouvoir de la parole. Kettane atteint son but de deux manières. La première voie qu'il envisage est la littérature, qui lui permet d'exprimer ses idées. Son personnage, Brahim, organise des séances gratuites de cinéma et de théâtre et des sketches en arabe ou en berbère. Le narrateur du *Sourire* déclare plusieurs fois que Brahim est à la recherche des gens qui lui ressemblent, qui pensent comme lui. Il ne se retrouve ni parmi les jeunes communistes qui continuent de manière artificielle la révolution en Algérie, ni parmi les révoltés de la cité qui veulent venger les immigrés tués : « Ce qu'il voulait c'était trouver des gens comme lui et faire des choses ensemble. » (*Sourire* 142). La deuxième solution, c'est la création de Radio beur Fm. Visant les média, il choisit ainsi d'utiliser des moyens idéologiques, et non pas répressifs.

À travers son héros Brahim, Kettane imagine le confort d'un espace qui permet aux gens semblables de se rassembler. Prendre le pouvoir par des moyens idéologiques est une manière de résister dans le pays d'accueil. Tout d'abord, résister physiquement au lynchage systématique, ensuite résister dignement. La dernière partie du roman relève d'une prise de conscience identitaire. Brahim et ses camarades n'acceptent pas de se faire désigner comme immigrés (« Jeunes immigrés [...]. Mais moi, j'ai jamais immigré, disait Saïd. » (*Sourire* 166)) ou comme des personnes sans identité « tiraillés entre deux cultures » (*Sourire* 166). Ils déclarent leur appartenance aux deux cultures comme une richesse : « Ils ne comprennent pas que, nous, on n'a pas le cul entre deux chaises et qu'il est assez gros pour s'asseoir sur les deux. [...] Nous, on a une richesse qu'eux n'ont pas » (*Sourire* 166).

Qui plus est, cette richesse les rend supérieurs, car elle n'est pas seulement culturelle, mais aussi historique. Ils sont les témoins d'un passé chargé de l'injustice du colonialisme, et ils vivent en France, pour rappeler chaque jour aux Français cette histoire. Eux, c'est à dire les « beurs », car telle est l'identité à l'abri de laquelle ces enfants d'immigrés essaient de survivre : « Nous les beurs on fait peur. [...] Nous sommes les révélateurs de leurs contradictions, de leurs mensonges et même de leur trahison vis-à-vis de la mémoire du peuple. Un clou dans le talon d'Achille de la conscience collective. »

(*Sourire* 167-68). Ce pouvoir collectif dont les immigrés sont les dépositaires est suggéré par Faïza Guène aussi. Dans *Kiffé kiffé demain*,³⁴ Doria prend conscience des effets salutaires qu'entraîne pour les banlieusards le pouvoir de la parole exercé par le vote³⁵ : « Je me dis que c'est peut-être pour ça que les cités sont laissées à l'abandon, parce que ici peu de gens votent. On est d'aucune utilité politique si on vote pas. Moi, à dix-huit ans, j'irai voter. Ici, on n'a jamais la parole. Alors quand on nous la donne, il faut la prendre » (*Kiffé kiffé* 97-98).

L'écriture de Kettane est profondément engagée et l'auteur dénonce la situation violente et dangereuse des immigrés et de leurs enfants dans la France des années 60 – 80. Cependant il ne s'arrête pas au simple témoignage, mais il propose une solution idéologique. Il faut préciser néanmoins que l'idéologie peut être un moyen beaucoup plus utile que l'oppression violente, car elle interpelle les gens et les fait obéir. Une condition s'impose toutefois : celui qui veut utiliser des moyens idéologiques doit détenir le pouvoir. C'est pourquoi la solution de Kettane inclut aussi le domaine politique et administratif : des députés, des maires, des avocats, des chefs de police, etc. Begag constate lui aussi qu'en 1988 de nombreux « beurs » ont été élus dans les conseils municipaux en France (1990a : 86). Il considère que ce moment marque l'émergence d'une nouvelle force et le début d'une nouvelle époque pour les jeunes provenant de l'immigration maghrébine en France.

3. KIFFE KIFFE DEMAIN DE FAÏZA GUÈNE

Le roman de Faïza Guène nous permet de faire le lien entre la représentation de la masculinité et la problématique de l'immigration. Cette partie de l'analyse nous permettra de situer cette auteure par rapport au roman « beur » et de cerner la légitimité de cette catégorie aujourd'hui. Selon Azouz Begag, dans la mentalité française, la banlieue

³⁴ Toutes les références à cet ouvrage seront désormais indiquées entre parenthèses par le titre abrégé *Kiffé kiffé*, suivi du numéro de page.

³⁵ « Pourquoi les jeunes de banlieue ne sont pas dangereux politiquement et ne servent qu'aux campagnes de communication ? Parce qu'ils ne votent pas », affirme Guène (Carpentier 2006 : ¶ 14). « Mais je suis convaincue que les jeunes vont réagir. On est la génération claquée. On s'est mangé des bonnes baffes. Ce serait bien qu'il y ait plus d'informations. Certains jeunes ne savent même pas où il faut aller chercher sa carte d'électeur. Il faut éduquer les jeunes politiquement. » (*Idem.*, ¶14).

est associée globalement aux groupes d'immigrés, et plus particulièrement aux immigrés d'origine maghrébine : « [Q]uand on évoque en bloc “les jeunes des banlieues”, on ne pense pas aux jeunes en tant que tels, mais aux enfants d'immigrés d'origines noire-africaine et maghrébine. Il s'agit d'une référence implicite à l'origine ethnique de ces citoyens. » (2003 : 22). Contrairement à cette opinion, dans le roman de Guène la banlieue est dégagée de cette empreinte ethnique exclusive.

Dans *Kiffé kiffé*, Doria suit des séances de psychothérapie pour se guérir de sa relation avec le père absent. Celui-ci a quitté sa mère pour se trouver une autre femme au Maroc. Le roman débute sur le ton défaitiste et violent de la protagoniste. C'est une fille renfermée et elle explique que cet état s'est installé en elle après le départ du père. Comme celui-ci a quitté la famille poussé par le désir d'avoir un garçon, Doria se sent coupable d'être fille. Dans le miroir, elle voit les yeux de son père au lieu des siens. La psychologue lui dit qu'elle sera complètement guérie « le jour où je me verrais moi dans la glace. Juste moi. » (*Kiffé kiffé* 157). Elle n'a que très peu de souvenirs agréables de son père. Par contre, elle se souvient comment il l'a battue pour une question innocente : « Une fois j'ai demandé à mon père comment ils faisaient, lui et Maman [pour remplir les papiers administratifs], avant que je sache lire et écrire. Il a pris ça pour de l'insolence. Il m'a frappée. Mais pas juste un peu. Frappée fort et longtemps. » (*Kiffé kiffé* 137)

Le roman abonde en propos péjoratifs sur les pères, les hommes et les garçons. Il y a, il est vrai, des personnages masculins dont la narratrice souligne l'humanité et la générosité : Aziz, « l'épicier du quartier » (*Kiffé kiffé* 76), Youssef, le fils de Tante Zohra, « un mec gentil » (*Kiffé kiffé* 69) qui la défendait à l'école primaire, et surtout Hamoudi, son confident permanent (*Kiffé kiffé* 76), dont l'histoire se déroule parallèlement à celle de la protagoniste. On trouve donc, à notre avis, deux projets à l'égard des hommes dans le livre : d'un côté, la narratrice veut rendre compte de sa relation compromise avec le père et, par extension, avec les garçons qui tentent d'entrer dans sa vie. De l'autre côté, elle veut montrer que dans la banlieue tous les hommes ne sont pas bandits : « On a souvent l'impression que les mecs sont tous des tortionnaires dans les quartiers. C'est faux », affirme l'auteure dans l'interview accordée à Carpentier en 2006. Dans ce qui suit, nous allons discuter brièvement le lien étroit entre la représentation négative de la masculinité et la problématique de l'immigration, ainsi que le rapport centre-marge tel qu'il apparaît dans le roman de Faïza Guène.

Tout comme l'Orient, la femme est associée au mystère, remarquait Simone de Beauvoir, mais « le Mystère est propriété de l'esclave » (1949 : 391). Elle trouvait aussi que les tactiques féminines sont une composante de la relation maître-esclave :

L'esclave, le serviteur, l'indigène, tous ceux qui dépendent des caprices d'un maître ont appris à lui opposer un immuable sourire ou une énigmatique impassibilité [...]. À la femme aussi on apprend depuis l'adolescence à mentir aux hommes, à ruser, à biaiser. Elle les aborde avec des visages d'emprunt ; elle est prudente, hypocrite, comédienne. (390)

Dans le roman de Guène, la mère de Doria enseigne à la Tante Zohra comment user d'une certaine ruse pour annoncer à son mari que leur garçon a été emprisonné : « tout est dans la manière d'annoncer la chose » (*Kiffé kiffé* 93). La relation maître – esclave, Occident – Orient, France – Maghreb est réglée par l'intermédiaire du personnage absent du père. Le départ de celui-ci pour le Maroc représente le retrait vers le pays d'origine du côté maghrébin de Doria. Il semble que le père ait emporté avec lui la partie arabe de l'identité de la protagoniste. Qui plus est, à la fin du roman elle est même guérie des troubles provoqués par la relation avec le père. Elle accepte l'amitié de Nabil et elle n'a plus besoin de psychiatre. Doria ne voit plus dans le miroir les yeux nostalgiques du père, car son côté maghrébin n'est plus problématique.

Comme on peut le constater, pour Guène les oppositions ne s'articulent pas dans le contexte de l'immigration. Le conflit est remplacé par une mixité harmonieuse, tel qu'elle même le déclare dans un entretien : « Je crois que je ne me pose pas tous les jours la question sur mes "origines". Cela fait partie de moi, de mon éducation, de ma culture. Je vis avec. Cela ne me tracasse pas plus que ça aujourd'hui [...] » (Artus 2008 : ¶14). Les oppositions se veulent actives uniquement au niveau de la relation centre – marge, où la marge est la banlieue, la cité : « Je dirais que pour moi, dans mon travail, ce qui est important, beaucoup plus que mes origines algériennes, ce sont mes origines modestes, banlieusardes, prolo, populaires, cela me donne tellement de matière, ce que l'on a appelé "la France d'en bas". C'est là que je me situe » (*Ibid.*, ¶15).

Avec *Kiffé kiffé*, Faïza Guène illustre une idée de Bhaba (1998), à savoir la guérison de l'anxiété éprouvée par l'étranger qui ne se sent pas appartenir à une terre. De l'avis de Guène, ce conflit spécifique au processus de l'immigration reste évident uniquement chez les parents des jeunes appartenant à la génération « beur » :

Aujourd'hui, on parle d'intégration, en s'adressant à nous, la deuxième génération, alors que nous sommes nés en France. Personnellement je ne me sens pas concernée par ce truc-là. C'est à nos mères qu'ils auraient dû demander de s'intégrer. Les hommes se sont intégrés par le travail. Mais les mères se sont occupées du foyer, sont restées enfermées, entre elles. Du coup, il n'y a pas eu de mélanges, pas de mixité sociale. [...] Tu emmènes ta mère chez le médecin qui lui parle comme à une conne parce qu'elle ne parle pas français. Je crois que ma génération est encore plus en colère que les précédentes. (2006 : ¶13)

La question de l'assimilation culturelle préoccupe beaucoup plus Guène que Kettane. Comme cette citation le montre, le problème de l'intégration ne se pose pas pour Doria, mais pour sa mère. Celle-ci réussit toutefois cette épreuve par l'intermédiaire des cours de formation. Elle se fait une amie française, Jacqueline, qui lui raconte des histoires tirées de la Bible. Il subsiste cependant des traces d'oppositions entre les cultures, comme, par exemple, les enfants qui excluent Doria de leur jeu parce qu'elle a les mains colorées lors d'une fête arabe. Le contraste entre Doria et ses collègues « pouffiasses décolorées, permanentées, et liberté, égalité, fraternité » (*Kiffé kiffé* 159) ne relève pas tant de la différence de race que de l'opposition centre – banlieue, observation valable aussi pour le contraste entre sa mère et les assistantes sociales ou les modèles publicitaires. À notre avis, le roman de Faïza Guène soulève la question de l'artificialité de la catégorie du roman « beur » de nos jours. L'auteure montre que l'intégration des enfants d'immigrés est un faux problème. Les oppositions qu'elle représente dans son écriture relèvent en majorité de l'iniquité centre – banlieue.

CONCLUSION

En tant que production littéraire, le roman de Faïza Guène semble d'une qualité supérieure à celui de Nacer Kettane. *Le Sourire de Ibrahim* se concentre sur la première partie du processus d'intégration des jeunes issus de l'immigration maghrébine en France, une étape où le conflit joue un rôle essentiel. Kettane témoigne des oppositions entre ces jeunes et la société d'accueil. *Kiffé kiffé demain* illustre une autre phase de ce parcours, où les jeunes issus de l'immigration sont devenus « invisibles », fondus dans la normalité, donc intégrés, selon la définition de Begag (2003 : 42, 38). Les personnages de Guène font partie d'une

génération de Français qui se reconnaît dans le contexte multiculturel, qui est son « unique référence » (*Ibid.*, 58).

Cependant, une question importante se pose ici : vu tout le contexte de violence des années 60 – 80, est-ce que Faïza Guène aurait pu se faire publier si la génération des auteurs dits « beurs » des années 80 n'avaient pas pris la parole pour dénoncer les dangers et les iniquités qui hantaient la vie quotidienne des Arabes en France ? Aurait-elle pu écrire en tant que représentante de la banlieue, égale donc à tout Français de la périphérie ?

Nous estimons que si Guène peut se permettre en 2004 le luxe de ne pas se poser de problèmes identitaires face aux deux cultures auxquelles elle appartient, c'est parce qu'elle a bénéficié du travail de ses devanciers, sans toutefois s'identifier à eux. Les auteurs dits « beurs » des années 80 ont posé le problème des abus auxquels on soumettait les immigrés maghrébins et leurs enfants; le projet de la Radio beur de Kettane a révélé un état de choses similaire. Les romans publiés aux années 90, comme celui de Soraya Nini (1993), cherchent à se soustraire à l'étiquette « beur » et à exprimer le désir des enfants d'immigrés de s'intégrer dans la société et la culture française sans toutefois rompre les relations avec leurs parents³⁶.

D'ailleurs, Guène elle-même reconnaît en quelque sorte le travail de ses antécédents. Dans *Kiffé kiffé*, elle mentionne une fille, Samra, ostracisée par sa famille arabe, surtout par son frère. Le cas est très semblable à celui de Samia, la protagoniste du roman *Ils disent que je suis une beurette*, de Soraya Nini (1993). Le nom de Samra ne peut pas être innocent, ni les allusions répétées à son cas. Guène a dû connaître le roman de Nini et elle semble vouloir confirmer l'histoire des filles comme Samia, même si elle impose comme cadre de *Kiffé kiffé* la banlieue, non pas les traditions des familles arabes. Ce détail confirme la réalité violente dont parlent les écrivains des générations de Kettane et de Nini, mais Guène ne semble pas accepter d'être la victime des éditeurs qui lui ont imposé l'étiquette de « beurette ». Cette auteure marque une étape nouvelle *par rapport* aux écrits « beur », et on a l'impression qu'elle en est très consciente. D'ailleurs, elle se présente

³⁶ Samia, la protagoniste de Nini (1993), se voit obligée de choisir entre les traditions contraignantes de la famille et la culture française. Elle choisit la deuxième, mais la porte des parents qu'elle soupçonne ouverte derrière elle signifie le désir d'intégrer les deux cultures dans une hybridité harmonieuse.

comme un écrivain français d'origine maghrébine (Guène, Présentation de l'auteur s. a.).

Nacer Kettane accentue le côté des oppositions entre les jeunes issus de l'immigration maghrébine et la société française. L'identité « beur » est une solution de survivance pour sa génération, qui essaie de se rassembler dans un tiers espace. « Beur » représente le drapeau autour duquel les enfants d'immigrés peuvent unifier leurs forces et lutter contre l'étiquette d'« immigré ». Faïza Guène représente une génération qui ne se reconnaît plus dans la catégorie « beur », mais dans celle des Français de banlieue. Même si Guène marque en quelque sorte l'épuisement du discours « beur », on peut observer une progression vers l'hybridité sociale et identitaire chez les enfants d'immigrés maghrébins en France, qu'on les appelle jeunes immigrés, beurs, ou banlieusards.

Ouvrages cités

- *** s. a. *L'Afrique en littérature*, N° 1 « La littérature francophone du Maghreb », Médiathèque Municipale des Mesnils-Pasteur. En ligne. 13 déc. 2008.
http://www.dole.org/statique/Dossiers_MP/Biblio_maghreb.pdf
- *** Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL), Portail lexical. En ligne. 10 février 2010. www.cnrtl.fr
- ALTHUSSER, Louis. « Idéologie et appareils idéologiques d'États. » *Positions, 1964 – 1975*. Paris : Éditions sociales, 1976. 67 – 125.
- ARON, Paul *et al.* *Dictionnaire du littéraire*. Paris : PUF, 2002
- ARTUS, Hubert. « Faïza Guène, "Je n'insulte en rien la noblesse de la littérature" », 2008. En ligne sur le site *Rue 89*. 12 déc. 2008.
<http://www.rue89.com/cabinet-de-lecture/faiza-guene-je-ninsulte-en-rien-la-noblesse-de-la-litterature>
- BEAUVOIR, Simone de. *Le deuxième sexe*. Vol. I « Les faits et les mythes ». Paris : Gallimard, 1949.
- BEGAG, Azouz. « Écritures marginales en France : Être écrivain d'origine maghrébine. » *Tangence* 59 (1999) : 62-76.
- , « La Mobilité spatiale des immigrés et ses effets sociaux. » *International Migration* 26 (1998) : 199-213.
- , « The "Beurs", Children of North-African Immigrants in France : the Issue of Integration. » *Journal of Ethnic Studies* 18 (1990b) : 1-14.
- , « The French-Born Youths Originating in North-African Immigration. From Socio-Spatial Relegation to Political Participation. » *International Migration* 28 (1990a) : 81-88.
- , *Écarts d'identité*. Paris : Seuil, 1990.
- , *L'Intégration*. Paris : Le Cavalier Bleu, 2003.
- BHABHA, K. Homi. « On the Irremovable Strangeness of Being Different. Hutcheon, Linda ; Bhabha, K. Homi ; Boyarin, Daniel et Sabine I. Gözl. Four Views on Ethnicity. » *PMLA*, Vol. 113, N° 1, Special Topic : Ethnicity, 1998. 34-39. Publié par Modern Language Association. En ligne. 6 déc. 2008.
<http://www.jstor.org/stable/463407>
- , *Nation and Narration*. London : Routledge, 1990.

- CARPENTIER, Mélanie. « Prendre la parole. Interview de Faïza Guène », 2006. En ligne sur le site *Evene.fr*. 13 déc. 2008. <http://www.evene.fr/livres/actualite/interview-faiza-guene-reve-pour-les-oufs-kiffe-demain-440.php>
- DJAOUT, Tahar et Fatou MBAYE. « Black 'Beur' Writing. » *Research in African Literatures*. Vol. 23, N° 2, « North African Literature ». Indiana University Press, (Été 1992) : 217-21. En ligne. 5 déc. 2008. <http://www.jstor.org/stable/3820409>
- FANON, Frantz. *Les Damnés de la terre*. Paris : La Découverte, 1987.
- GUÈNE, Faïza. *Kiffe kiffe demain*. Paris : Hachette Littératures, 2007.
- s. a. Présentation de l'auteur sur le site personnel. En ligne 13 déc. 2008. <http://www.faiza-guene-lesgensdubalto.fr/index.php#/auteur/>
- HARZOUNE, Mustafa. « Littérature : les chausse-trapes de l'intégration ». *Mots Pluriels* 23, 2003. En ligne. 13 déc. 2008. <http://motspluriels.arts.uwa.edu.au/MP2303mh.html>
- KETTANE, Nacer. « Beur, c'est un badge sur son visage ! ». *La « Beur » Génération*. Paris : Sans Frontières, N° spécial 92-93, avril-mai, 1985. Disponible sur le site *Survivreausida*. 12 déc. 2008. <http://survivreausida.net/a4996-nacer-kettane-beur-c-est-un-badge-sur-son.html>
- « En homme libre ». *Nacer Kettane. Médecin, écrivain, fondateur de Beur Fm et Pdg, de Beur TV et LCM*, le site officiel de Nacer Kettane. En ligne. 12 déc. 2008. <http://www.nacerkettane.com/>
- *Le Sourire de Brahim*. Paris : Denoël, 1985.
- NINI, Soraya. *Ils disent que je suis une beurette*. Paris : Fixot, 1993.
- s. a. « L'entre-deux ». En ligne sur le site *Pyramide Films*. 8 nov. 2008 <http://www.pyramidefilms.com/samia/adaptation555a.html?myRub=sorayanini>
- SAÏD, Edward. *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*. Nouvelle édition augmentée. Traduit de l'américain par Catherine Malamoud. Préface de Tzvetan Todorov. Postface de l'auteur traduite par Claude Wauthier. Paris : Seuil, 1997.